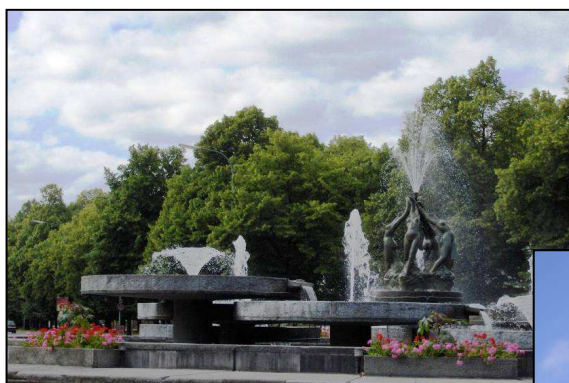


Guides - Infos

Novembre 2008 N° 14

Bulletin d'information
de l'Association des Guides de Tournai



A découvrir dans ce
numéro..



Editeur responsable : Philippe Lesne
Chaussée de Willemeau, 284,
7500 Tournai p.lesne@belgacom.net

Mot du Président

Chers « Tertous »,

Comme vous le lirez ci-après, ce guides-infos est une fois de plus très riche. Merci à tous ceux et celles qui y ont participé et je sais que Philippe attend déjà vos articles pour le prochain guides-infos. En verra-t-on un sur la superbe visite à Noyon ? Félicitations en tous cas aux nombreux participants

Je profite de cet édito pour féliciter la nouvelle promotion des guides ! Plusieurs d'entre nous ont pu suivre leur présentation lors des deux soirées prévues à cet effet au local. Une vague de renouveau qui permettra à notre association d'aller encore plus loin...

Après notre réunion « extraordinaire », notre association a donc fait le choix de passer en ASBL, nous y travaillons et présenterons les statuts et autres lors d'une prochaine assemblée.

A vos agendas ! La date de notre souper annuel est connue, ce sera le 7 février 2009. Plus d'informations suivront. Attention, les places seront « comptées », il ne faudra pas rater l'inscription !

Je suis désolé mais en écrivant cet édito, je ne peux pas être aussi enthousiaste que je ne l'aurais voulu. Après le service pédagogique de la Ville, les souterrains de l'armée, voici un nouvel écueil que nous devons « surmonter ». Je viens d'apprendre que nous ne récupérerons pas notre local. Aurais-je l'outrecuidance de dire que la Ville reprend d'une main ce qu'elle a donné de l'autre ? Pour une fois, oui.

Heureusement que de superbes visites nous attendent avec le chantier vivant de la Cathédrale, auquel nous participons en collaboration avec Ideta, la Maison du tourisme et l'Office du tourisme, sinon nous pourrions nous poser des questions quant au respect pour services rendus que nous inspirons...

Que vivent les Guides !
Et que... vivent les Guides !

Bruno Delannay
Président

Petite information complémentaire.

Nous aurions souhaité consacrer un large écho à la visite effectuée à Noyon le 18 octobre dernier. Mais, vous le constaterez en lisant les pages qui suivent, nous approchons cette fois le chiffre fatidique de 30 que je ne peux décemment pas dépasser. Dès lors, une idée m'est passée par la tête : pourquoi ne pas consacrer un numéro spécial à notre ville-sœur : Noyon ?

Si tout va bien, nous pourrions le sortir très bientôt ...

N'oublions quand même pas de remercier chaleureusement l'organisateur principal, Francis Vande Putte, qui avait vraiment tout prévu ...même un temps superbe....

Ph. Lesne

Lecteur toujours très attentif de notre revue, le Chanoine Dumoulin nous propose, en complément de notre présentation de la ville de Courtrai (Guides-Infos n°13) cet article sur le Béguinage de cette ville.

Le Béguinage de Courtrai

Un béguinage est un enclos groupant des maisons autour d'une église, où viennent des femmes menant une vie quasi monastique mais sans se lier par des vœux comme les religieuses, pouvant garder la gestion de leurs biens et donc libres de quitter l'institution pour se marier lorsqu'elles le souhaitaient. Ces femmes dites béguines ou « Demoiselles » menaient une vie de prière et de charité sous la conduite d'une « Grande Dame »¹. La plupart des béguinages sont nés au 13^{ème} siècle, beaucoup avant 1250. Aujourd'hui, il ne reste plus guère de béguines. Mais elles nous ont laissé des ensembles architecturaux, simples et modestes, qui témoignent de leur idéal. Citons à titre d'exemples le béguinage princier de la Vigne à Bruges, les trois béguinages de Gand, ceux de Louvain, d'Anvers, de Lierre, de Diest, de Malines et d'autres installés tant en Flandre que dans le sud de la Belgique.

Tournai a possédé aussi son béguinage. L'enclos s'ouvre par un portique dans la rue de la Madeleine, à l'ombre de l'église du même nom.



Il aligne, aujourd'hui encore, des maisons de la fin du 17^{ème} siècle et des petites façades, hélas murées. L'historien Bozière l'a connu². Il se souvient que le centre de clos était jadis « un frais jardin, entouré de haies vives ». Ce dernier fut vendu par l'administration des hospices à un particulier qui y fit construire des maisons, défigurant ainsi l'enclos, écrasé en outre actuellement par le volume trop élevé d'un immeuble voisin.



¹ Pascal MAJERUS, *Ces femmes qu'on dit béguines. Guide des béguinages de Belgique. Bibliographie et Sources d'Archives.* Bruxelles, 1977, 2vol.

² A.F.J. BOZIERE, *Tournai ancien et moderne.* Tournai, 1864, p. 245.

La ville de Courtrai garde dans son riche patrimoine un joyau : le béguinage Sainte-Elizabeth, inscrit par l'Unesco au rang de patrimoine de l'humanité. Il s'étend entre la grande église Saint-Martin et la collégiale Notre-Dame.



Ce béguinage apparaît, dit l'historien Luc Devliegher, comme une petite ville "een stad in de stad met zijn huizen, voortuintjes en straten" une ville dans la ville, avec ses maisons, ses petits jardins et ses rues. Fondé par Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandre et de Hainaut, avant 1242, au temps de l'évêque de Tournai Gautier de Marvis dont Courtrai dépendait comme une grande partie de la Flandre.

Cette petite ville est un très bel exemple du béguinage de type-rue. Au départ de son église dédiée à saint Mathieu, se déroule une rue bordée des maisons blanches des « Demoiselles », encadrant un îlot central qui groupe quelques habitations, l'infirmerie, un pré, une petite chapelle. La rue aboutit à la maison de la « Grande Dame » belle demeure du 17^{ème} siècle comme l'infirmerie et sa tourelle. Bien nombreux



sont celles et ceux qui ont trouvé quelques temps de paix en ses murs. Comme les béguines de Bruges qui, victimes d'inondations, y ont cherché refuge en 1315³.

³ Chronique de Nicolas DESPARIS. ed.Gand 1837-1841, 4 vol.

Mais, plus près de nous le grand poète Guido Gezelle qui fut, à partir de 1872 vicaire de la collégiale voisine. Habitant une maison proche du béguinage, il venait y lire son bréviaire alors qu'il souffrait de l'incompréhension de beaucoup, du mépris de certains et d'une santé gravement ébranlée. Il en a gardé le souvenir lorsqu'il écrivit son poème « Den ouden brevier »⁴

*Lorsque mon cœur est mangé de soucis,
Lorsque les cris du monde l'ont brisé
Alors je prends mon bien-aimé bréviaire.
O bienfait de douce fraîcheur
Consolation qui me couvre d'ombre,
Lorsque me grillent le feu et l'ardeur
Qu'attise l'ennemi...*

Pendant la guerre de 1940-1945, un héros peu connu, Pierre van Rutten, ancien élève du Collège Notre-Dame de Tournai, responsable d'un service de renseignement particulièrement actif, toujours expos à la mort a trouvé dans le béguinage un lieu de paix et d'accueil. Il écrit dans ses mémoires⁵ : « Quand je passais par Courtrai, je faisais une visite au béguinage. On y entre par une grande porte. Dans la cour, tout était si calme : les béguines – 11 encore à l'époque – à pas silencieux et mesurés, se rendaient à leur église, ou bien elles soignaient leurs fleurs devant leurs petites maisons. C'était comme si la guerre n'existait pas. Et, dans cet orage de l'histoire, on avait l'impression que seul l'éternel est vrai ».



La ville de Courtrai possède en ce béguinage Sainte-Elizabeth un joyau à sauvegarder, à voir et admirer et, faut-il le dire, à comprendre.

Chanoine Jean Dumoulin.

⁴ Guido GEZELLE, Den ouden brevier, traduction de Maurice CHRISTIAENS et Pierre GROULT, les poèmes de Guido GEZELLE, Braine-le Comte, 1930. Cette anecdote repose sur le témoignage d'un contemporain.

⁵ Pierre van RUTTEN, Le Service « Marc » à Tournai. Souvenirs d'espionnage. Mémoires de la Société Royale d'Histoire et Archéologie de Tournai, tome 7, 1992, p. 389. Pierre van RUTTEN devint, après la guerre, professeur de littérature française cooptée à l'Université CARLETON à Ottawa.

Coup d'œil sur une façade...

Malgré les nombreuses destructions dues notamment aux bombardements de 1940 et de 1944, Tournai recèle encore de très nombreuses façades qui méritent un regard attentif.

Nous, guides, sommes peut-être trop souvent tentés de nous « braquer » sur les célèbres façades romanes de la rue Barre Saint-Brice ou sur celles, gothiques, de la rue des Jésuites.

Mais, la disposition des lieux permet rarement à un car de touristes de prolonger l'arrêt à proximité de ces façades. Dès lors, il nous est apparu opportun de nous pencher aussi sur d'autres maisons valant elles aussi un coup d'œil prolongé...



Aujourd'hui : arrêt au 128, Boulevard du Roi Albert.

Datant de 1910, cette façade entièrement cimentée est puissamment structurée de courbes et de droites. De nombreux sgraffites allégoriques méritent regard et explications.

Remarquons en haut la présence de 2 groupes de 3 femmes revêtues de capes et de longues tuniques. Elles tournent un miroir ovale vers le haut où, dans les nuées, se dessine un soleil rayonnant marqué du mot grec PHOS signifiant la lumière, la connaissance via la déesse grecque Athéna ou sa pareille Minerve chez les Romains. C'était la déesse de la raison, de la sagesse, de l'intelligence présidant aux arts, à la littérature et protégeant les sciences.

Plus bas, découvrons deux personnages, accompagnés d'un arbre, symbole de la

connaissance, en costumes de la Renaissance, époque des sciences, des arts et de la Raison...



A gauche, pensif, l'architecte avec un rouleau de plans et un compas.

A droite, le peintre avec son pinceau et sa palette.

Au centre, un hibou soutenant l'oriel à pans coupés. Ses ailes sont déployées et il a un croissant de lune entre les serres sur un fond d'astre solaire. C'est le symbole de celui qui voit dans la nuit de l'obscurantisme car il est éclairé par la connaissance.



Dans le bas de la façade se détachent 2 sgraffites rouge et ocre.

A gauche : un motif végétal stylisé et, à droite, des indices identitaires « VF » c'est-à-dire V Façon, peintre.



Photos : Philippe Lesne.

Un tout grand merci à Etienne Boussebart pour ces renseignements.

Suggestion : Pourquoi ne pas consacrer une ou deux pages par « Guides-Infos » à une façade intéressante que pourrions découvrir un peu mieux et qui mériterait un regard plus attentif ? J'attends vos réponses.....

Petites et grandes nouvelles

Des expositions.

Jusqu'au 11 janvier : « **Milan-Paris-Wuppertal** » au Musée des Beaux-Arts.

Jusqu'au 30 janvier : « **La Grande Guerre, 90 ans déjà...** »
au Musée Royal d'Armes et d'Histoire Militaire.

Petites et grandes nouvelles (suite)

Carnet familial.

Marie-Christine et Philippe Lesne sont heureux de vous annoncer la naissance de **Léon** au foyer de leur fille Anne-Françoise et de François Roggeman.

La maman de Bernard Deraedt est décédée ce 10 novembre. Les funérailles ont eu lieu à Ypres. Nous prenons part à la peine de Bernard et l'assurons, ainsi que sa famille de toute notre sympathie.

De nouvelles parutions.

- Le Séminaire de Tournai (voir présentation dans le Guides-Infos 13)
- L'Eglise Saint-Marguerite à Tournai. Survivre.
par Louis-Donat Casterman et Pierre Peeters. Pasquier Grenier ASBL, 2008
- L'abbaye tournaisienne de Saint-Nicolas-des-Prés, dite encore de Saint-Médard (1126-1796). Bref historique et patrimoine culturel. Par Jacques Pycke et Michel-Amand Jacques. Tournai Art et Histoire, Instrument de travail, vol. 9. 2008
- Inventaire du chartrier et des archives de l'abbaye tournaisienne de Saint-Nicolas-des-Prés (1126-1796) reposant aux « Archives et Bibliothèque de la Cathédrale de Tournai. Tournai Art et Histoire, Instrument de travail, vol. 10. 2008
- Le patrimoine Militaire Tournaisien par Philippe Pierquin. Amis de la Citadelle de Tournai, ACT ASBL 2008

Dans notre musée de Folklore..

Les jetons de présence au Conseil Communal...

De 1824 à 1849

Plaquette ronde en argent
Recto : écusson de la ville
Verso : le mot *VIGILANTIAE*

De 1896 à 1901

Plaquette ronde en argent
Recto : lion portant hampe ave banderole et écu de la ville
Verso : nom des membres du Conseil communal

De 1849 à 1896

Plaquette ronde en argent
Recto : écusson de la ville
Verso : nom des membres du Conseil communal

De 1901 à

Plaquette rectangulaire en argent
Recto : le potier tournaisien
Verso : nom des membres du Conseil communal

Le Musée de la Pierre à Maffle

Visite guidée à Maffle le 23/8/2008

La vallée de la Dendre orientale d'Ath à Lens dispose de ressources pierreuses intéressantes qui ont été exploitées depuis l'Antiquité.

Le gisement de petit-granit fera la fortune des carrières de Maffle et d'Ath aux XIXe et XXe siècles alors qu'Attre et Mévergnies se spécialiseront dans les pavés de grès et que dans le reste de la vallée, les petites entreprises d'extraction et de taille avec des chauffours disparaîtront dès le XIXe siècle.



Géologie

Pourquoi le petit granit jouera-t-il un tel rôle ?

Cette pierre est une roche sédimentaire constituée par des restes de fossiles d'animaux marins (étoiles de mers, oursins) cimentés entre eux par une boue calcaire.

Le **petit granit** ne doit son nom (attesté depuis le début du XIXe) qu'à sa ressemblance avec le granit mais cette pierre n'est pas d'origine éruptive comme le granit.

Le succès du petit granit est dû à ses qualités propres.

Cette roche est dure et résiste bien au climat de nos régions (elle n'est pas gélive).

Elle se prête aussi à divers usages : pierre taillée ou polie, marbrerie, bordures, pavés, moellons, chaux...

En dehors du pays d'Ath, le petit granit est extrait à Soignies, Ecaussines et Feluy-Arquennes. Il est également une ressource naturelle de la Province de Liège : région de Sprimont et de Comblain-au-Pont dans les vallées de l'Ourthe et de l'Amblève ainsi que de la Province de Namur : vallée du Bocq à Spontin, Denée.

Le gisement de Maffle est d'une épaisseur d'environ 40m. Le gisement est disposé en bancs d'épaisseur et de qualité variables séparés par des lits de terre.

La bonne pierre de taille ne se trouve qu'à 7m de profondeur mais ne représente que 1/3 seulement du gisement. Le petit-granit de Maffle est plus dur que celui de Soignies ou d'Ecaussines. La pierre sera donc taillée moins rapidement et sera donc moins rentable.

La pierre de Maffle comprend beaucoup de 'déchets' qui serviront à faire de la chaux, des pavés ou des bordures. Les déchets du gisement et la dureté de la pierre locale expliquent que les carrières de Maffle ne connaîtront jamais le développement de celles de Soignies et d'Ecaussines et que l'extraction sera arrêtée au début des années 1960.

Sous l'Ancien Régime, les carrières de Maffle produisaient principalement de la chaux. Avec l'introduction de la machine à vapeur, les meilleurs bancs ont été extraits.

Le développement des carrières locales du début du XXe siècle repose surtout sur la pierre de taille, même si la chaux occupe une place non négligeable.

Le travail de la pierre

L'extraction

Une fois le roc dégagé suite à l'enlèvement des terres, il est exploité progressivement en gradins. Les bancs de qualité médiocre destinés à l'épinçage de moellons, de bordures ou de pavés étaient dégagés à la poudre noire.

Celle-ci était placée dans des trous creusés à la main au moyen d'un maillet et d'une pointe. A partir de 1905, les trous seront forés au marteau perforateur.

La bonne pierre de taille était dégagée au moyen de coins métalliques. Ceux-ci étaient enfoncés dans les trous creusés précédemment. Les marteaux perforateurs ouvrent des trous plus longs et plus fins et les coins seront alors adaptés à cette nouvelle forme.

Les coins sont enfoncés dans ces trous avec de gros marteaux jusqu'à la section du bloc. Les rocteurs utilisent toutes les failles et les défauts de la pierre pour dégager les blocs.

Habituellement de 4m de long, 2m de large et d'1m d'épaisseur, ils pèsent de 15 à 27 tonnes ! Ils sont transportés au pied de la rampe et remontés le long d'un plan incliné. Dès le milieu du XIXe siècle, les carrières ont installé une machine à vapeur pour assurer cette remontée.

Le débitage

Une partie des blocs est débitée manuellement selon la même technique qu'à l'extraction. C'est le travail 'dans le brut'. Les ouvriers utilisent des petits coins appelés 'spigots' pour fendre les blocs comme à l'extraction. Cette méthode de travail est adoptée pour les sculptures importantes, les réalisations de grande taille ou les bordures.



Les autres blocs sont sciés en tranches après avoir été calibrés.

Les scieries à lame mues par la vapeur sont introduites à Maffle au début des années 1840. Le châssis métallique oscillant comprend des lames d'acier. Celles-ci découpent la pierre en tranches en utilisant comme abrasif le sable entraîné par l'eau. Les lames sont réglées selon l'épaisseur des tranches souhaitée par le chantier de taille.

La taille des pierres

La pierre qui a été débitée ou sciée sera alors taillée. Le tailleur de pierre est payé à la pièce. Il est propriétaire de ses outils qu'il range soigneusement dans un coffre.

Pour exécuter la commande, il reçoit un plan de détail et un gabarit (en zinc, en carton puis en plastique) avec les mesures.

Le maillet en bois dur est utilisé pour la taille et généralement pour les travaux demandant de la précision et de la souplesse.

Les massettes métalliques sont utilisées pour des travaux exigeant plus de force comme la découpe des pierres ou le travail à la pointe.

Pour couper la pierre, l'ouvrier a un outil au taillant biseauté.

Pour enlever les aspérités et les irrégularités de la pierre brute, le tailleur de pierre travaillera avec une massette (ou un gros maillet) et une pointe.

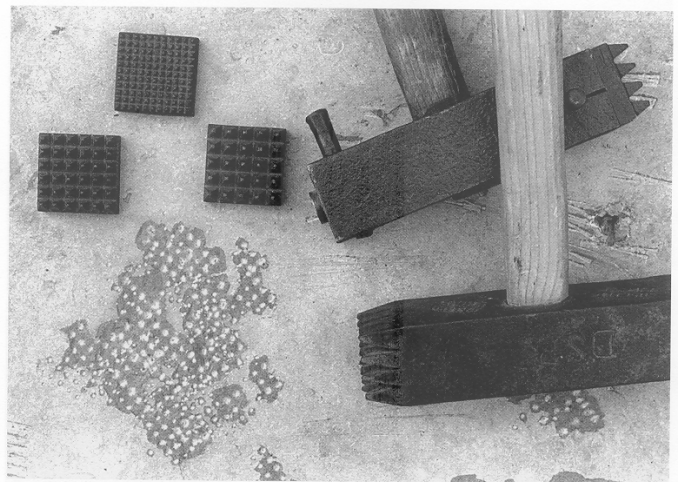


La boucharde (un marteau à dents) est destinée à aplanir parfaitement la surface. L'ouvrier commencera avec une grosse boucharde à 16 dents et utilisera par après des bouchardes pourvues de dents de plus en plus nombreuses (de 16 à 125 dents) pour réaliser un travail de plus en plus fin.

La pierre peut rester simplement bouchardée. Elle sera souvent taillée. L'usage de la gradine qui trace de gros sillons est peu répandu.

Habituellement, le tailleur de pierre cisèle la pierre avec des fers larges appelés 'taillants'.

Le ciselet est plus étroit et utilisé pour des tailles de précision de même que le gravelet.



Le transport

Le transport des pierres a longtemps posé des problèmes. Dès le Moyen Age, sur les chantiers, les hommes ont transportées des blocs au moyen de rouleaux en bois ou transporté des pièces sculptées sur des civières.

L'homme peut aussi multiplier sa force en faisant pouvoir une roue qui actionne un treuil pour la remontée de pierres.

Les chevaux sont des auxiliaires indispensables dans les carrières dès l'Ancien Régime. Ils tirent des traîneaux ou actionnent des bourriquets pour le déplacement des blocs de pierre.

Dans la 2^e moitié du XIX^e siècle, les treuils sont de plus en plus mis en mouvement par des machines à vapeur.

La mise en place d'un réseau ferré commence à la fin du XIX^e – début XX^e siècle.

Source : 'Carnets du Patrimoine' (4) : Le Musée de la pierre et les carrières de Maffle

Catherine Boedt.

(photos : Catherine Boedt et Francis Vande Putte)

**Marie-Paul Gobiet et Francis Vande Putte en visite chez
Marie-José AERTS, sculpteur**

A l'occasion de la préparation de notre promenade sur le thème de l'Avenue de Maire, une entrevue avec cette artiste installée à Tournai depuis 53 ans s'imposait!



Nous avons rencontré ce petit bout de femme dynamique, accueillante et volubile dans son jardin à Tournai, qui ressemble à un petit Parc Middleheim! Au fil d'une joyeuse conversation à bâtons rompus, s'est révélé le portrait d'une artiste directe et sensible, parlant avec enthousiasme de son parcours de vie et de son art de la sculpture en termes quotidiens, bien loin des phrases habituellement utilisées par les critiques d'art!

Nous reprenons ici les points principaux de l'interview, à peu de choses près avec ses propres termes, empreints de jovialité et de la simplicité d'une vraie artiste.

Marie-José Aerts, vous êtes est l'artiste qui a créé la fontaine du Rond-Point de l'Europe, l'EuroSpace...

Pour être précise, je suis l'auteur des sculptures. Les plateaux sont l'œuvre de l'architecte Delvigne et pas de moi. Les fontaines ont été réalisées par l'ingénieur Dumont.

L'œuvre avait été proposée pour les 150 ans de la Belgique, vers 1980, mais l'Etat n'avait jamais voulu et au bout de 4 ans, ils ont dit oui. Moi, j'ai mis comme date 1988, mais en fait ça devait être en 84 !



La ville était d'accord pour créer une fontaine, mais il fallait l'accord de ce qui était, à l'époque, les Travaux Publics, et qui devraient payer. L'endroit et l'œuvre sont à eux, pas à la ville. Lorsque j'ai appris que le projet était accepté, je suis allée voir l'architecte pour lui demander si cela le dérangeait que je mette une sculpture au milieu. 'Non', me dit-il. Je suis alors allée trouver le bourgmestre Van Spitael avec mon projet, le seul, en me disant: 'S'il n'en veut pas, tant pis, il ira ailleurs'. Il lui plaisait. Ca a duré un an avant que je sache que tout le monde aimait bien. Puis, M. Van Spitael me demande, 'Qui va payer cela ? La Ville n'a pas l'argent et le lieu n'est pas à la ville. Ce doit être les Travaux Publics'. J'ai donc téléphoné au directeur de Mons, qui n'était pas contre du tout mais se demandait aussi qui allait payer! J'ai donc dû remonter jusqu'au ministre, parce c'était un projet important.



Ce rond-point m'a toujours inspirée à cause de la vue sur la cathédrale et des quatre artères qui y convergeaient. Quand j'étais jeune, je l'avais appelé les 'Pétales'. M. Van Spitael n'aimait pas ce nom et voulait quelque chose avec l'Europe. En fait, elles regardent vers les 4 points cardinaux. Mon but était d'assembler toute l'Europe vers une Europe unie et qu'y ait-il de plus beau à offrir qu'une fleur ? La sculpture finit comme une fleur. On a même dit que je ne savais pas faire de mains, mais

mon idée était celle de pétales qui s'ouvraient comme une fleur, se réunissaient et tout le monde était ensemble.

A Bruxelles, j'ai dit que je voulais qu'on voie cette cathédrale à travers, mais dans un projet d'atelier cela ne se voit pas. Une fois placée, ça a été mon bonheur. Auparavant, le rond-point était décoré de drapeaux, mais il s'y passait accident sur accident. Depuis, il n'y a pratiquement plus d'accidents !

C'était votre premier travail pour Tournai ?

Neuf ans plus tôt j'avais déjà fait le buste du bourgmestre, mais c'était gratuit. A l'époque, je cherchais à acheter un endroit pour établir un atelier. J'habitais déjà Tournai, quasi depuis toujours depuis 1953. Normalement à l'endroit que j'avais, on ne pouvait pas agrandir. J'ai été le voir et expliquer que c'était pour établir un atelier. Il est intervenu à Mons et j'ai eu l'accord. Je lui ai donc promis de lui offrir son buste, ce qui ne serait fait neuf ans plus tard. Mais l'endroit était marécageux et je n'ai pas construit l'atelier. J'en ai acheté un autre à Kain, près de l'école normale, dans la drève. Il a posé 7 fois pour le buste. Entre temps, il y a eu l'histoire du rond-point. Les gens ont souvent cru à tort que j'ai fait son buste parce j'ai obtenu la commande du rond-point.



Cette statue était une belle aventure: je n'avais jamais fait cela. Tout ce que je fais en petit, je le vois en grand, depuis toujours. C'est le ministre qui signe les commandes. Pour rentrer au Berlaymont et le voir, j'ai dû demander l'étage du bureau du ministre et me faire petite devant les caméras de surveillance. La secrétaire m'a introduite chez le chef de cabinet, etc. En réalité, pour ces travaux, ils avaient plus d'argent que je ne demandais. Un pourcentage était

toujours prévu pour une œuvre d'art dans tous les bâtiments et travaux publics. Dans la plupart des cas, les architectes ne le demandent pas. Ici, je savais qu'il y avait de l'argent prévu pour une œuvre.

Après cela, je n'ai plus dû me déranger moi-même : les villes sont venues me trouver. La liste se trouve sur ma carte. (N. voir en fin d'article)

Le chef de cabinet m'avait conseillé d'aller voir le député européen pour exposer à Strasbourg un projet 'Ariane' que je présentais pour le Berlaymont. Après tous les contrôles, j'ai été voir Karel Van Miert. Les expos à Strasbourg étaient rares. L'expo m'a coûté 500.000 francs à moi, transport, etc., et j'ai été chez les tapis Depoortere à Mouscron. Ils ont tout payé et avaient fait tisser des tapis pour l'occasion. Vous verrez que ça ne s'est finalement pas fait!

Le vernissage de l'expo de Strasbourg s'est fait au moment de la visite du Pape, et les gardes hollandais avaient rhabillé toutes mes sculptures. Cela m'a fait de la publicité dans toutes les télé. J'ai bien vendu du coup! J'ai même une sculpture chez le Prince Poniatowski, qui était ministre des finances... Il est venu la chercher en Belgique et l'a emportée dans son coffre!



L'œuvre qui se trouve au fond de mon étang était prévue à 23 mètres pour le Berlaymont. Tout était prêt, les bassins d'orage, les fontaines, tout était calculé, j'ai dû consulter des spécialistes à Gand pour calculer la solidité des tuyaux. Elle devait faire 23 mètres de haut sur une esplanade de 100 mètres de long et 25 de large. Cela m'a coûté une fortune. Le premier contrat était signé, quand l'affaire de l'amiante a commencé. L'argent de ma sculpture y est passé...

Avez-vous d'autres sculptures à Tournai ?

Non. Sauf ici, et chez de nombreux particuliers de la région, même du monumental. A Liège aussi et ailleurs. Je ne dois pas faire de publicité, ils viennent... Je n'expose plus, sauf pour faire plaisir à l'Art dans la Ville, et E. Fourez. L'Art dans la Ville, ça se passe ici dans mes ateliers. Maintenant, je laisse les déplacements des œuvres aux jeunes!

N'y a-t-il jamais eu une commande pour le Musée des Beaux-Arts?

Ils n'achètent pas. Ils demandent et reçoivent des œuvres. J'ai des sculptures dans des musées, mais ce n'est jamais payé. On laisse exposer deux ou trois fois gratuitement, à condition qu'on laisse une sculpture pour le musée. La version 'petite' de ma sculpture du Rond-Point s'y trouve. Je l'avais offerte à la Ville, l'originale... L'original de mes femmes-fleurs du Rond-Point de Tournai est au musée. Pendant 18 ans, par contrat, je ne pouvais pas en vendre de copie. On me la demandait souvent, et maintenant que je peux la



vendre, on ne me la demande plus! Celle qui se trouve ici, dans l'atelier, je lui ai ajouté une espèce de socle.



D'où venez-vous avant d'atterrir à Tournai ?

Du Limbourg, de Saint-Trond. Mon père y a été très connu et fut 7 ou 8 fois champion du monde sur piste. Le reste de la famille, c'était des commerçants. Enfant, je dessinais des modèles de vêtements. J'avais déjà le don d'agrandir mes petits dessins sur des murs sans prendre de proportions.

Qu'est-ce qui vous a amenée à devenir sculpteur?

J'ai fait 10 ans d'académie, j'étais déjà mariée et j'avais des enfants. J'avais toujours désiré faire des choses avec mes mains et un jour, alors que j'étais malade, une infirmière m'avait demandé pourquoi je ne faisais pas de la poterie. La poterie n'existait plus à l'Académie de Tournai, où j'habitais depuis 1953, mais il y avait un cours de peinture sur porcelaine, que j'ai suivi pendant 4 ans. J'ai cherché en

peinture, en aquarelle, pastel, encre, etc. mais il me fallait du 3-dimensions. Entre temps, le cours de sculpture m'a intriguée. J'y suis restée 10 ans. C'était donc une vocation 'tardive' parce qu'il n'y avait personne d'artistique dans ma famille. Et j'ai fini par trouver ma voie. Il faut croire que cela me tenait là, puisqu'il a fallu 27 ans avant que je voie clair dans mon don.

Quelles furent vos premières œuvres ?



Toujours le corps humain, et beaucoup la femme. Réaliser des bustes ne m'intéresse pas, même si j'ai fait le buste de M. Van Spitael! Copier quelqu'un est trop facile. Je préfère imaginer, sans modèle, comme à l'Académie, où le modèle est statique. Une sculpture doit bouger.

Après l'Académie, je me suis enfermée dans un atelier de 3 x 3 mètres, avec une table de deux mètres! J'y ai travaillé le corps humain toute seule, les muscles, les mouvements, pendant trois ans. Ensuite, je me suis mis un bandeau sur les yeux, et j'ai commencé à travailler un bloc de terre rien qu'avec mes mains. J'avais complètement oublié l'Académie, ce qui est très dur. J'ai toujours ce premier modelé à l'atelier. En fait, ayant subi une hystérectomie, j'ai voulu commencer à créer autrement, ce qui m'a procuré un bonheur incroyable. J'ai continué à travailler sans voir, à l'aveugle, et c'est ainsi que j'ai commencé à créer.

Est-ce que beaucoup de sculpteurs travaillent ainsi ?

Je n'en sais rien. Personne ne m'en a jamais parlé. D'ailleurs moi-même, je n'en parle que rarement. Je me demande si je ne l'ai pas fait pour pouvoir sortir de l'Académie, et oublier de prendre des mesures, des proportions, etc. C'est ainsi que j'ai trouvé l'équilibre, comme quelqu'un qui a appris le solfège et qui enfin, peut créer de la musique. C'est un don qu'on a ou que l'on n'a pas. Je me demande parfois où je vais chercher les formes que je crée et qui ne devraient normalement pas tenir debout !!

Plus tard, je n'ai plus jamais travaillé à l'aveugle parce que j'étais capable de faire autre chose que vraiment le figuratif. Pas de l'abstrait, mais j'adore 'abstraire', simplifier.

Par exemple, cette sculpture, qui a été réalisée en 4 mètres pour la piscine olympique de Mouscron. $\frac{3}{4}$ de poids en avant et $\frac{1}{4}$ en arrière et elle tient sur la pointe du genou.

La naïade est sur son genou à Mouscron. Ici, elle est debout.

Je ne recommanderais jamais à un jeune de se lancer dans la sculpture monumentale. Pour faire cela, il faut de l'argent, voyager et savoir se vendre. Non, ... je ne me vends pas. J'y vais avec une sculpture, une idée, et si elle ne plaît pas, ils vont ailleurs. Une fois, on a essayé de me vendre, l'ancien bourgmestre Delcroix, pour la piscine de l'Orient. Il l'a d'ailleurs achetée l'an passé en petit ! C'était un projet de nageur de water-polo de 5 mètres, qui m'a aussi coûté cher. Le projet devait être montré au ministre et j'aurais dû en



réaliser 5 prototypes en petit – 200,000 francs pièce, pour en obtenir la commande finale, peut-être...! M. Van Spitael avait d'abord choisi une autre sculpture pour la piscine.



Votre atelier se trouve au fond du jardin, de l'autre côté de l'étang. Quel travail, ce jardin, et quels gros poissons !

Chacun de mes 23 poissons a un nom. Je les reconnais lorsqu'il faut les soigner, leur faire des piqûres. Il faut être deux pour les sortir. Il faut arriver à les coincer dans une partie de l'étang. Les hérons les piquent! Les petits doivent être isolés dans des cages.

Ici, canas d'eau orange et canas de terre. Ce jardin cause beaucoup de travail! Moi, je cache mes sculptures un peu dans tous les coins du jardin, pas au milieu.

Tiens, un bouddha?

Le bouddha, c'est mon guide spirituel avec son autel garni. Quand j'ai besoin de quelque chose, il me répond.

Vous travaillez toujours dans ce pavillon ?

Oui, sauf lorsque j'agrandis. Je loue alors un endroit équipé adéquat.

Le sculpteur doit garantir une œuvre monumentale pendant dix ans. La Fontaine de l'Europe est là depuis plus de vingt ans. Pour couler mes sculptures, je prends toujours les meilleurs du pays. Je vais chez De Groeve, de Merelbeke. Ce n'est pas celui qui travaillait pour Grard, qui, lui, travaillait assez souvent avec Gijssels, le fondeur de mes sculptures du Rond-Point de l'Europe et de Mouscron. Il a fini par faire faillite. Au début, Gijssels et De Groeve travaillaient ensemble. Ils se valent.





A l'intérieur, j'ai de grandes œuvres en terre cuite, mais je n'en fais plus par manque de fours dans le Tournaisis qui peuvent les contenir.

Je garde aussi des originaux de mes sculptures. Par exemple, la première, que j'ai faite les yeux fermés! Elle est 'enceinte', alors que moi, suite à mon opération, je ne pouvais plus procréer.

Celle-là c'est celle de Poniowski.

Celle à grande chevelure a été exposée à Walibi pendant un an.

Celles-ci sortent du four, sont isolées avec un produit pour que je puisse y apporter la patine.

Ici, mes trois baigneuses, dont celle qui sort de l'eau. N'est-ce pas un beau mouvement? Elle frissonne... Une des meilleures de ma vie, parce qu'elle allie le corps et l'esprit en même temps. Je la vois dans une piscine à ras de l'eau, entourée de bulles d'air. Cette espèce de pâte qui coule sur elle

a été inventée avec un mixer!

Vous nous avez parlé de problèmes de sensations dans les mains. Or, elles sont essentielles pour un sculpteur. Sculptez-vous encore?

Très peu. Moi, j'aurais continué jusqu'à ma mort... L'envie est là... Mais avec la diminution de la sensation dans les mains, il devient difficile de sculpter. Ce qui signifie que je ne peux plus malaxer l'argile proprement de mes mains, je le sens depuis l'année passée. L'absence de sensation fait que je laisse parfois des bulles d'air. L'an passé, six de mes petites terres cuites se sont cassées dans le four. Même s'il y a de toute façon déjà toujours un pourcentage de perte, j'en ai pleuré!

Ce que j'aime essayer de rendre, c'est le mouvement. Une sculpture statique ne m'intéresse pas. Femme-papillon, femme-cygne, femme-fleur ...

Celles de Tournai, Seraing, Walibi, elles dépassent toutes le figuratif.

Le 'papillon' qui se trouve à Flobecq, acheté par Rudy Demotte pour la ville. C'est ça la ronde-bosse, qu'on peut admirer sous des angles différents tout autour! On voit toujours qu'il y a une femme derrière.





Voyez l'Enlacement', ... Elle n'a pas de bras. Seulement deux cous qui se rejoignent. Et pourtant, elle s'appelle 'enlacement'.

Voyez la forme de la 'Valse'...! C'est un cygne!

Récemment, vous avez réalisé un autre type d'œuvres...

Oui, pour Ath, une sculpture en ... terre de jardin. Ce sont des sculptures « vivantes ». L'une d'elles, sur le boulevard de Ath, porte

des fleurs jaunes maintenant. Elle fait six mètres. Elle n'est pas éphémère puisqu'est déjà là depuis dix ans. On y a mis une armature maintenant.



Et c'est ainsi que s'est achevée notre visite chez cette attachante artiste de notre ville, Marie-José Aerts. Chaque année, elle participe à l'Art dans la Ville et accueille les visiteurs en toute simplicité dans son jardin. Pourquoi les Guides de Tournai n'iraient-ils pas lui rendre un jour une visite 'en groupe'?

Nous la remercions en tout cas de son accueil si chaleureux.

Francis Vande Putte – août 2008

Acquisitions publiques

Eurospace Bronze 2,30 m. - Sculpture fontaine monumentale. Rond-Point de l'Europe, Tournai. Acquisition de l'Etat belge.

Aurore Epoxi 3 m. - Fontaine. Acquisition Walibi, Wavre.

Naïade Bronze 4 m. - Piscine olympique. Acquisition de la Ville de Mouscron.

La Main Bronze 3,50 m. - Sculpture fontaine monumentale. Carrefour de la Banque, Seraing, Liège. Acquisition de l'Etat belge.

Evyla Bronze 1,85 m. - Acquisition de l'Isle-Adam, France.

E.V.Y. Sculpture contemporaine. Prix du public WALIBI 1990.

Le Gamin Bronze 1,60 m - Acquisition Ville de Braine-le-Comte.

L'œuvre Sculpture végétale. H 2 m. L. 6 m. Ath. Domaine M.E.T.

Gaia Sculpture végétale. 2,75 m. Ath. Domaine M.E.T.

Les Dauphins Bronze 1,60 m. - Sculpture fontaine, Bruxelles. Acquisition Bruxelles – Capitale.

Membre associé de la Société des Artistes Français.

Académie Européenne des Arts.

Mérite Artistique Européen.

LA DROLE DE PAIX DES GRANDES PUISSANCES

par Michel TOLET

Après la défaite des armées impériales françaises en 1814 puis en 1815, l'Europe post-napoléonienne vit tout entière à l'heure de la restauration contre-révolutionnaire.

Pour tous les souverains du continent ayant retrouvé leur trône ou leur liberté d'action, le problème principal est de tenter d'effacer aussi complètement que possible jusqu'au souvenir de la période révolutionnaire, et notamment de contrer ces deux nouveaux grands principes apportés par la Révolution française : nationalisme et libéralisme, avec leurs conceptions de souveraineté du peuple, de sa représentation au gouvernement des affaires, des libertés d'expression, de religion, de presse, etc.

Mais la restauration européenne ne revêt pas le même aspect à l'Ouest (où il faut tenir compte des nouvelles réalités socio-économiques qui font des bourgeoisies urbaines les composantes essentielles des sociétés) et à l'Est (où les hiérarchies traditionnelles restent en place dans une société essentiellement rurale).

De septembre 1814 à juin 1815, se réunit à Vienne un congrès rassemblant souverains, ministres et diplomates venus de toute l'Europe. Dans une atmosphère de réceptions, de concerts, de bals, affluent les représentants de groupes divers désireux de faire valoir leurs droits, des aventuriers à l'affût de quelques opportunités, des espions, des intrigants ...

En fait, quatre hommes représentant les grandes puissances prennent, seuls, les décisions fondamentales: le tsar Alexandre entouré d'un groupe de conseillers de diverses nationalités, le chancelier autrichien Metternich, le secrétaire au Foreign office britannique Castlereagh et le représentant prussien Hardenberg.

La bande des Quatre

Les quatre grands voulaient entourer la France d'une sorte de cordon sanitaire: le Royaume des Pays-Bas (comprenant la Belgique, retirée à l'Autriche), la Prusse rhénane, la Bavière, la Suisse, le Piémont et, au sud-ouest, l'Espagne.

Mais très vite, une opposition se manifeste entre la Russie et l'Angleterre.

Le tsar rêve d'unir les Etats d'Europe dans une fédération, dont la Russie serait l'inspiratrice, devenant ainsi la puissance dominante du continent européen.

L'Angleterre, dont les intérêts sont avant tout maritimes, entend assurer dans ce domaine son hégémonie. Elle plaide donc pour un équilibre entre l'Est et l'Ouest.

Dans cet affrontement, la Russie reçoit l'appui de la Prusse qui espère, grâce au tsar, conquérir la première place en Allemagne. L'Angleterre obtient celui de Metternich qui entend faire échec à la Russie.

Représentant du roi Louis XVIII, le Français Talleyrand tente de faire oublier qu'il est l'émissaire d'une puissance vaincue et s'efforce de tirer profit des divisions des vainqueurs de Napoléon. En fait, il ne parvient qu'à limiter le prix de la défaite française et à masquer d'un grand principe -celui de la restauration de la légitimité- une reconstruction de l'Europe en réalité issue du nouveau rapport de force entre les quatre grandes puissances précitées: la Russie, l'Angleterre, la Prusse et l'Autriche.

Globalement, on peut considérer, avec le recul historique, que le conflit entre les positions russes et anglaises a été tranché au profit des secondes, moyennant certaines concessions à la Prusse et à la Russie.

Le sens de l'avenir

Si les Britanniques l'ont emporté, c'est que leurs revendications concernaient peu le continent européen et que, de ce fait, le Royaume-Uni paraissait désintéressé ...

La seule exigence anglaise était la réunion en un grand Royaume des Pays-Bas, placé sous la souveraineté de Guillaume d'Orange, de la Belgique et de la Hollande, de telle sorte qu'Anvers (« ce pistolet braqué au coeur de l'Angleterre » selon l'expression de William Pitt) soit aux mains d'un Etat puissant, donc à l'abri des ambitions françaises. Pour le reste, l'Angleterre songe, d'abord et avant tout, à s'assurer la maîtrise des mers.

Ayant connu, dès la seconde moitié du XVIII siècle, des transformations politiques considérables qui ont affaibli le pouvoir royal au profit d'une aristocratie d'affaires, le Royaume Uni est, en 1815, au tout premier rang de l'économie mondiale par sa puissance financière et sa prépondérance commerciale et industrielle. De nombreux progrès techniques et la mobilisation d'importants capitaux ont permis l'utilisation massive de machines donnant naissance à la grande industrie moderne.

Tout aussi spectaculaire est alors l'extraordinaire essor des échanges intérieurs et extérieurs, stimulé par le développement de l'industrie. Dans le domaine maritime, le Royaume Uni laisse désormais tous ses rivaux, dont les négociants hollandais, loin derrière.

En sorte de compensation, les avantages territoriaux qu'obtient, en 1815 à Vienne, la Russie sur le continent sont considérables. Elle annexe notamment les deux tiers de la Pologne.

Si la Russie tend à s'isoler sur ses nouvelles terres, l'Empire d'Autriche apparaît à la fois comme l'architecte de la nouvelle Europe continentale, née du congrès de Vienne, et comme la garante de sa pérennité. Son principal représentant, le Chancelier Metternich, est un homme du XVIII^e siècle qui ne raisonne qu'en termes d'équilibre entre les souverains. Il se méfie des grandes idéologies nées durant la période révolutionnaire. Même lui sera pourtant dépassé par l'ampleur des événements contre-révolutionnaires.

Droit et devoir d'ingérence

Le 26 septembre 1815, est signé, sans qu'il y soit directement mêlé, le traité de la Sainte-Alliance qui réunit le tsar, initiateur «mystique» du projet, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche. Le document contient une promesse d'assistance mutuelle. Pour les Anglais, c'est une absurdité.

En 1818, la France, qui avait réglé ses indemnités de guerre, est officiellement invitée à réintégrer au premier rang «l'Internationale des Rois», où l'on compte désormais trois puissances absolues (Russie, Prusse, Autriche) face à deux puissances plus libérales (Angleterre, France).

Sous l'autorité retrouvée du chancelier Metternich, fut cependant signée, la même année, la Convention d'Aix-la-chapelle qui consacrait en droit pour les Grands le devoir d'intervention dans les affaires des Etats, s'il s'y produisait quelque événement susceptible d'exercer chez leurs voisins «une influence délétère».

Il ne s'agissait plus d'une garantie de paix entre Etats mais d'une sorte de sociétés de secours mutuels entre souverains et possédants, voire une sorte d'Interpol de la répression politique.

L'esprit de réaction qui prévaut en Europe de l'Est n'est pas moïens présent en Europe Occidentale que dans les Etats des Habsbourgs ou en Russie. Les Bourbons, en France, le cabinet britannique souhaitent, avec la même ardeur que Metternich, extirper tout trace d'esprit révolutionnaire et ramener les choses à la situation antérieure à 1789.

Bénéfices engrangés.

Mais, dans ces cas-ci, il existe une opinion agissante et une bourgeoisie évoluée qui interdisent aux gouvernements de l'Ouest de céder à la tentation d'une très forte réaction

En 1822, l'Angleterre, pays d'un libéralisme aristocratique en plein essor, se dote d'un gouvernement réformiste qui décide de prendre ses distances avec la contre-révolution européenne. En effet, par ses interventions militaires notamment en Amérique latine, le système mis au point par Metternich venait perturber les très fructueuses affaires commerciales entamées discrètement par les nouveaux industriels britanniques dans d'autres continents...

En France, dans un régime oscillant perpétuellement entre deux systèmes passant de l'ouverture libérale la réaction autoritaire, les chemins qui ont conduit les insatisfaits à ce qu'on a appelé la Révolution de 1830, ont été très divers.

Mais cette révolution inaugure en Europe une nouvelle flambée d'agitations libérale et nationale. Toutefois, sauf en France et en Belgique, cette brève explosion révolutionnaire aboutit partout à un échec.

Du royaume des Pays-Bas, agrégat composite dont les langues, les religions et les intérêts économiques différaient, le roi Guillaume 1^{er} n'avait pas réussi à faire une nation. En Belgique, Wallons francophones et Flamands néerlandophones ne s'entendaient guère. Mais ils étaient d'accord pour refuser que les Belges, en majorité catholiques, fussent soumis à un souverain calviniste. Ils faisaient grief à ce dernier de gouverner son royaume avec des fonctionnaires la plupart néerlandais.

Ils lui reprochaient surtout sa politique libre-échangiste. Elle se faisait au détriment de la jeune industrie sidérurgique wallonne qui réclamait des tarifs protecteurs.

En octobre 1830, l'indépendance de la Belgique laisse les puissances de la Sainte-Alliance sans grande réaction. Le Tsar Nicolas 1^{er} reproche toutefois à ses plénipotentiaires d'avoir outrepassé ses instructions en sacrifiant un souverain «étroitement uni à sa maison par des liens de parenté et d'affection». Il se déclare prêt à intervenir seul, mais la révolte polonaise paralyse toutes ses initiatives en ce sens.

La France applaudit pour sa part aux événements de Bruxelles et ne reste pas insensible au courant d'opinion qui, dans les deux pays, se prononce en faveur de l'annexion.

Londres, dont la hantise reste de voir Anvers aux mains d'une puissance continentale, réagit vigoureusement à ce projet et brandit des menaces. Le roi des Français Louis-Philippe, qui redoute qu'un conflit international ne soit fatal à son trône encore fragile, a la sagesse diplomatique de renoncer à toute annexion de la Belgique.

Neutralité forcée

Dans ces conditions, le congrès qui se réunit à Londres entérine l'indépendance belge ... mais l'assortit d'un statut de neutralité perpétuelle garanti par toutes les puissances. Le cordon sanitaire autour de la France est ainsi maintenu ... et les Anglais ont installé une nouvelle société libérale face aux puissances absolues de l'Est du continent.

En août 1831, lorsque Guillaume 1er tente de reconquérir la Belgique et lance ses troupes, l'armée française lui barre la route ... et se retire sitôt la victoire acquise.

Lorsqu'en novembre, le Tsar veut quand même lever une armée en Pologne pour aider le roi des Pays-Bas à reprendre la Belgique, les troupes s'y révoltent. Une très dure répression s'abat sur la Pologne: exécutions, bannissements, déportations ... Les Russes n'auront pas l'occasion de venir en Belgique.

L'intransigeance de Guillaume d'Orange, qui considère la Belgique comme une partie intégrante de la Hollande et non comme un effet du congrès de 1815, finit par se retourner contre lui. Le 4 mai 1832, la Russie appose enfin, la dernière, sa signature au bas du traité reconnaissant l'indépendance de la Belgique.

Ni celle-ci, ni la Hollande ne parviennent à s'arranger et les territoires attribués de part et d'autre ne sont pas tous libérés.

Jeu et enjeu diplomatique

Participe aux discussions londoniennes un diplomate belge, le général tournaisien Albert Goblet. Son sens diplomatique très élevé lui fait clairement percevoir les risques encourus par son jeune pays en cas d'échec de ces négociations internationales. Jouant habilement des contradictions entre les divers acteurs, il cède sur divers points et amène le roi de Hollande à mettre les Puissances mal à l'aise à son encontre.

L'Autriche, la Prusse et la Russie, malgré tout ulcérés d'avoir dû finalement céder devant une agitation révolutionnaire, s'abstiennent désormais de toute intervention en faveur de l'une ou de l'autre partie. Pour eux, la Belgique, forcée à la neutralité sous leur contrôle, ne mérite pas une nouvelle guerre européenne ...

Pour clore ce dossier, au moment où d'autres agitations révolutionnaires se multiplient sur le continent (Grèce, Allemagne, Espagne, Serbie, Italie ...), l'Angleterre et la France exigent essentiellement du roi de Hollande l'évacuation de la citadelle d'Anvers.

Devant son refus, des mesures de représailles sont décidées. Mais elles ne se feront qu'aux conditions très strictes fixées par les grandes puissances de l'Est, prêtes à enclencher un conflit majeur si Français ou Anglais outrepassent ce qui a été convenu: rien que la citadelle d'Anvers, aucun soldat belge sur le terrain, retrait immédiat des troupes françaises après la capitulation, etc.

L'indépendance belge avait clairement ses droits comme ses limites

LA BATAILLE D'ANVERS

par Jacques JACQUET

Intronisé le 21 juillet 1831, le roi Léopold 1er dut faire face à une invasion hollandaise (Campagne des dix jours, du 2 au 12 août) et demanda l'intervention de l'armée française. Cette dernière, sous le commandement du maréchal comte Gérard (1), était arrivée à Wavre lorsqu'un armistice fut conclu à l'intervention de l'Angleterre; elle se borna à accompagner le repli de l'armée hollandaise puis quitta la Belgique.

La Hollande refusa d'adhérer au Traité des XXIV articles (15 novembre 1831) qui privait le jeune Etat belge du Limbourg oriental et d'une partie du Luxembourg. Guillaume 1er voulait obtenir davantage et son armée continua d'occuper la citadelle d'Anvers et les forts de la rive gauche et du Bas-Escaut. La ville d'Anvers et la lunette (2) de Montebello au sud-est de la cité étaient défendues par une garnison belge.

Le protocole du 22 octobre 1832 avait notifié à la Hollande que le siège serait mis devant la citadelle d'Anvers, par une armée française, si la garnison hollandaise n'avait pas évacué la forteresse avant le 15 novembre. Dès le 5 novembre, les escadres anglo-françaises organisèrent le blocus des ports des Pays-Bas; cette mesure avait pour but d'intimider Guillaume 1er et d'éviter la

guerre. Pendant ce temps, le gouvernement belge négociait avec Paris les modalités de cette seconde intervention française.

La citadelle

Construite au sud de la ville dans la seconde moitié du XVI^e siècle par le Duc d'Albe puis par Alexandre Farnèse, la citadelle formait un pentagone régulier dont un des fronts regardait l'Escaut; le second faisait face à la ville; le troisième se trouvait du côté des fortifications de la place; les deux autres (sud et sud-ouest) étaient dirigés contre la campagne.

Au XVIII^e siècle, des bastions spacieux vinrent ceinturer les bastions primitifs et des demi-lunes (3) furent construites sur quatre fronts. Après 1815, les Hollandais construisirent la lunette de Montebello en protection de la porte sud de la ville et celles de Saint-Laurent et du Kiel 300 mètres en avant des demi-lunes des fronts tournés vers la campagne.

Le fossé de la citadelle avait 30 mètres de largeur, celui des demi-lunes 15 m; les fossés principaux avaient une profondeur de 7 m et étaient sous eau; à marée haute, il y avait environ 4 m d'eau, mais à marée basse, les fossés pouvaient être mis à peu près à sec.

Le terrain aux abords de la citadelle s'élevait légèrement vers l'est mais ne dépassait que de quelques mètres le niveau des eaux de l'Escaut à marée haute. En beaucoup d'endroits, la nappe d'eau souterraine séjournait à un mètre de profondeur.

La défense de la citadelle d'Anvers avait été confiée à la division de l'Escaut du général baron Chassé (4).

Fin novembre, la garnison de la citadelle était d'environ 4.500 hommes et 145 pièces d'artillerie; les forts de la rive gauche étaient défendus par 500 hommes et 15 pièces; la flottille de l'Escaut (16 navires avec 3 pièces) comptait 400 matelots et soldats de marine pour assurer la liaison entre la citadelle et la Tête de Flandre et garder les coupures dans la digue de la rive gauche.

Depuis fin octobre, le général Chassé se préparait à soutenir un siège.

Les forces françaises

L'armée du Nord, placée sous les ordres du maréchal comte Gérard, comptait 65.000 hommes, 14.000 chevaux et 80 bouches à feu de siège. (...)

L'état-major de l'armée du Nord avait préparé dès l'été ses plans d'intervention jusqu'au sud de la Hollande. Les troupes avaient été regroupées dans les places proches de la Belgique et l'équipage de siège avait été mobilisé le 1^{er} octobre. Des bateaux de 100 à 180 tonnes furent rassemblés à Douai, Lille et Valenciennes et leur chargement, entrepris dès le 1^{er} novembre, était terminé le 8. Le poids total à transporter s'élevait à plus de 2000 tonnes. Le 12 novembre au soir, toute la flottille se trouvait tout près de la frontière belge.

La mise en place

Le 10 novembre, une convention destinée à fixer les conditions de l'entrée et du séjour des Français fut conclue entre le ministre belge des Affaires étrangères, M.A. Goblet, et l'envoyé de la France. Elle stipulait que l'armée française n'occuperait aucune de nos places-fortes; que les Belges, lors de l'arrivée de l'armée française, lui remettraient les postes et les forts qu'ils occupaient autour d'Anvers; que l'armée belge s'abstiendrait de toute agression contre la Hollande; ...

La Hollande n'ayant pas évacué la citadelle d'Anvers à la date fixée par l'ultimatum, l'armée française du Nord franchit donc la frontière belge le 15 novembre 1832. Le gros de l'armée marcha par Mons, Bruxelles et Louvain vers la frontière hollandaise. Deux divisions prirent le chemin de Gand pour se porter sur la rive gauche de l'Escaut. Une brigade de la division Fabre, des unités d'artillerie et le 50^e de Ligne de la 5DI) sont passés par Tournai.

L'encerclement

Fin novembre, l'armée du Nord était disposée comme suit:

- la 1DI occupait la rive gauche de l'Escaut et avait son quartiergénéral (QG) à Beveren;
- la 2DI (Achard) occupait la rive droite en avant d'Anvers; renforcée par une brigade de la 3DI Gamin), l'avant-garde et la cavalerie légère, elle observait l'armée hollandaise;
- la 4DI occupait le territoire au sud d'Anvers; avec la seconde brigade de la 3DI, elle formait l'armée de siège;
- la 5DI se trouvait à Malines vers le 5 décembre et constituait la réserve générale;
- les deux divisions de cavalerie cantonnaient dans la région Alost-Grammont; un passage sur l'Escaut avait été créé à Cruybeke.

L'armée d'observation belge s'était déployée au sud-est d'Anvers, à la droite de l'armée française, entre Lierre-Louvain à l'ouest et Hasselt à l'est.

Le siège

Il se subdivise en deux périodes bien distinctes qui s'étendent, la première depuis l'ouverture de la tranchée, dans la nuit du 29 au 30 novembre, jusqu'à la prise de la lunette Saint-Laurent, dans la nuit du 13 au 14 décembre; la seconde jusqu'à la capitulation signée le 24 décembre. (...)

Ce jour-là, à 16 heures, le maréchal Gérard et son état-major firent une visite d'honneur au général Chassé; ils purent se rendre compte de la destruction quasi complète de l'intérieur de la citadelle.

La reddition de la garnison hollandaise eut lieu sur le glacis de la lunette de Kiel où elle déposa ses armes devant la division Fabre. Le 30 décembre, une première colonne de prisonniers hollandais forte de 2.500 hommes prit le chemin de la France; le lendemain, à 6 heures du matin, la deuxième colonne se mit en marche à son tour. La garnison, forte de 140 officiers, 3.747 sous-officiers et soldats, fut conduite à Saint-Omer et les localités avoisinantes par Gand, Courtrai et Ypres.

Notes

- (1) Le maréchal comte Gérard, né à Damvillers (Meuse) en 1773, se distingua dans les campagnes du 1er Empire. Ministre de la guerre sous Louis-Philippe, le roi lui donna en 1831 le bâton de maréchal et de commandement de l'expédition en Belgique. Il mourut en 1855.
- (2) Une lunette est un ouvrage détaché en avant des fortifications, ayant la forme d'un bastion ordinaire, avec un fossé, un chemin couvert et un glacis.
- (3) On nomme demi-lune un ouvrage de forme triangulaire, placé sur le milieu et en avant de la courtine, la ligne droite entre deux bastions.
- (4) Le général baron Chassé, né à Thiel (Gueldre) en 1765, servit dans les armées françaises de la Révolution et de l'Empire puis rentra dans sa patrie en 1814. Il reçut du roi Guillaume 1er le grade de lieutenant général et combattit contre les Français à Waterloo. Il mourut en 1849.
- (5) On entend par parallèles des tranchées ouvertes, de plusieurs pieds de profondeur, à l'aide desquelles on établit une communication entre tous les travaux d'attaque. Elles sont généralement tracées parallèlement aux ouvrages de la place assiégée.

«*La Feuille de Tournai*» du lundi 7 janvier 1833 :

«*Hier est arrivé le grand quartier-général de l'armée française, venant d'Anvers. La Régence est allée complimenter M. le général St-Cyr-Nugues, chef de l'état-major général, à son logement, chez M. le baron Lefebvre, et lui offrir les hommages de la ville.*»

Le 10 janvier 1833, l'armée française avait évacué le territoire belge et repris ses cantonnements à la frontière.

Albert-Joseph Goblet d'Alviella

par Etienne BOUSSEMART

Sa vie publique l'avait fixé à Court St-Etienne et c'est là que le comte Albert Goblet d'Alviella est statufié en buste. En Tournai, sa ville natale, le nom de ce grand homme est tombé dans l'oubli. Au bronze du monument aux Français, ne devrait-il pas s'ajouter le nom d'Albert Goblet, diplomate et homme d'état, bâtisseur de la paix et de notre intégrité territoriale?

L'assertion du généalogiste J. Ghoetals rattachant les Goblet de Tournai à la branche homonyme et noble de Bouvignes est sans doute inexacte. La filiation familiale d'Albert-Joseph Goblet n'en est pas moins de la meilleure bourgeoisie.

De sources sûres, les origines de la famille se situent outre-Quévrain, plus exactement à Avesnes, d'où Gilles-Albert-Joseph (1715-1790), écuyer, s'expatrie pour épouser Marie-Louise Du Toict, baptisée à St-Jacques de Tournai en 1722, y décédée en la paroisse Notre-Dame en 1785.

Des trois enfants, l'un mourut à 3 ans, un autre se fit moine, le troisième, François-Magloire-Joseph Goblet, baptisé le 16.10.74 en St-Brice-Tournai, décédé le 11.01.1819, écuyer, licencié-ès-Lois, avocat, serait en charge des postes de conseiller puis procureur général au Conseil de Tournai-Tournais, juge reviseur au Grand Conseil de Malines, sous-préfet de l'arrondissement et membre du corps législatif de l'empire français. Ce qui explique sa non-participation à la Révolution brabançonne - il s'exile à Valenciennes - qui lui valut d'âcres critiques, notamment d'Hoverlant.

De sa nombreuse progéniture (13) née de ses trois mariages, seuls les huit enfants issus de ses noces ultimes (à 45 ans) avec Marie-Michelle-Josèphe Delmarle, native de Chercq, survécurent. Lui vinrent cinq filles, Béatrix, Albertine, Henriette, Oda et Joséphine (comptant encore de très nombreux descendants à Tournai et au-delà) et deux fils, Louis-Adrien-François (11.07.1792-1814 ?), le cadet, et Albert-Joseph Goblet, qui devait jouer un rôle de premier plan en tant que médiateur mais aussi d'homme politique durant les premières décennies de notre indépendance.

Enfance sous divers drapeaux

Né le 26 mai 1790 à 3 h 45 en la paroisse Notre-Dame de Tournai, Albert eut pour parrain son aïeul Gilles-Albert-Joseph et demoiselle Bonne-Josèphe Deliosse, son aïeule maternelle.

Son enfance est sans histoire. À moins qu'il n'ait souffert, à deux ans, de l'absence de son père à nouveau émigré - seul semble-t-il - lors de l'entrée des Français en ville? Sans doute participe-t-il aux festivités du 6^e anniversaire de la République dans l'ex-église St-Martin devenue Temple de la Raison et suit-il les leçons d'une bonne institution privée.

Alors qu'Albert a passé le cap de ses 12 ans, son père François-Magloire, devenu sous-préfet - ce genre de retournement est fréquent en cette époque troublée est « invité » par la France à désigner vingt jeunes gens de l'aristocratie et/ou de la haute bourgeoisie pour être admis au Prytanée de St-Cyr afin d'y suivre les cours d'officiers. Il désigne dans le contingent ses deux fils, Albert et Louis. Ils partent pour Versailles en novembre 1802.

St-Cyr est alors établissement d'études secondaires. Albert Goblet y côtoie le futur général Oudinot, Aupick, qui sera le beau-père de Baudelaire; Barrot, l'homme de la monarchie de Juillet; Albattucci ministre sous Napoléon III. Avec lui, deux Tournaisiens, les frères Le Hon, Charles et François. Des amitiés naissent, qui lui seront, et à la Belgique, de précieux appuis.

SOUS les aigles

L'instruction presque militaire y exalte l'Honneur et est menée sous une martiale et sévère discipline que surveille personnellement Napoléon 1^{er}.

Albert ne retiendra de ces cinq années que la sagesse et non l'exaltation. Encore qu'après cinq ans et une distribution des prix en août 1807 qui le couronne lauréat en mathématiques, il choisisse la carrière des armes.

Inscrit au collège Sainte-Barbe pour préparer Polytechnique, il travaille beaucoup, tombe malade, profite de sa convalescence pour nouer d'utiles relations. Le 28 novembre 1809, il est admis en l'institution célèbre où il rencontre le Dinantais Urban, le Bruxellois Ketelbuter, le Luxembourgeois Wilmar.

En 1811, bardé de diplômes et de sciences, il sort de Polytechnique avec le brevet de sous-lieutenant du génie. Court intermède, fort joyeux probablement, à l'école d'application de Metz.

Le 21 août 1812, Albert reçoit ses lettres de service au texte solennel: « *Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin et médiateur de la Confédération Suisse, ayant à désigner un Lieutenant au Corps Impérial de Génie pour être employé en cette qualité à l'Armée du Portugal, a fait choix de M. Goblet, Lieutenant en second de sapeurs (. .).* » Une lettre annexe lui enjoint d'être à Bayonne le 15 novembre.

Albert Goblet s'y rend, achète un cheval, en repart le 20 septembre pour Irun, Victoria et Salamanque où son armée prépare ses quartiers d'hiver. Curieuse armée, presque encerclée par la guérilla espagnole et confrontée aux forces de Wellington qui tient solidement le Portugal. Armée qui n'est pas payée non plus ainsi que l'écrit, à Noël, le jeune Albert: « *Depuis 15 mois, l'armée n'a pas reçu un sol et nulle récompense en cette guerre d'Espagne qui produit la fortune des généraux, la ruine des officiers et la mort des soldats.* »

Il achève: « *Quant à moi, je suis content de mon sort.* » Il est facile de comprendre pourquoi, car il apprend l'espagnol en faisant la cour aux dames. Ces dames qu'il dissèque sans pitié: *peu fines ni très cultivées.*

Le temps passe. Il se félicite d'avoir échappé aux horreurs de la Russie où Louis, qui obtint de passer par Tournai saluer les siens en s'y rendant, a été envoyé (ce fut son ultime au-revoir, car, aperçu le 15 novembre 1812 à Viazina soit à 300 km de Moscou, donné prisonnier le 28.11.1812, soit deux jours avant la Bérézina, Louis Goblet, *s/Lt* au 61^e régiment d'infanterie de Ligne, ne donnera plus de nouvelles sans que quiconque sache ni où, ni quand, ni comment il a péri).

En Espagne, la belle saison ranime les hostilités. Wellington force les Français à la retraite, à coups de défaites. Le 28 juin 1813, Albert Goblet est à Irun, reçoit l'ordre de se rendre à San Sébastien assiégé, réussit à y aborder de nuit et seconde dès lors le général Rey.

Les Anglais sont 6.000 et ce sont les meilleurs soldats d'Europe, écrit clandestinement notre Tournaisien. Les Français sont 2.500 et ont fait plus de prisonniers qu'ils n'ont d'hommes. Le lieutenant est cité à l'ordre du jour, son nom paraît au Moniteur Universel, il est félicité publiquement et le commandement d'une compagnie lui est confié. Le 31 août, dans un nouvel assaut anglais, il ne reste avec Goblet que dix hommes non atteints sur les 80 de sa troupe. Il écrit: « *Si on savait combien on est heureux de s'être trouvé dans de telles circonstances, tout le monde serait militaire,* » (!)

Le 6 septembre, le magasin de poudre ayant sauté, la forteresse doit se rendre. Il a conquis par sa brillante conduite au feu, à 23 ans, la croix de la Légion d'Honneur qui lui sera décernée par l'Empereur en novembre de la même année.

En effet, apprécié du général Rey, Goblet est chargé d'aller en France apporter la nouvelle de la défaite. Reçu courtoisement par le maréchal Soult qui l'échange contre un officier anglais, on le

retrouve à Bordeaux en octobre 1813 comme officier d'état-major en mission, puis à Dax, Tarbes ...

La guerre s'achève, le capitaine (1.01.1814) Goblet est nommé capitaine en 1er et envoyé à St-Omer. Débute une période cruciale pour lui, celle des choix.

Plusieurs de ses camarades belges sont décidés à demeurer au service de la France. Son père, François Magloire, l'un des premiers à se rallier, insiste dans le sens contraire, vers l'adhésion au nouvel Etat, les Pays-Bas. Albert se range à l'avis paternel.

D'Orange aux Saxe Cobourg Gotha

Il est admis dans la nouvelle armée des Pays-Bas, comme de nombreux compatriotes, et se distingue en ses rangs à la bataille de Waterloo alors que Soult est le chef d'état-major ... de Wellington.

Signalé au duc, recommandé au prince d'Orange, il reconstruit la forteresse de Nieuport (7 ans) avant d'être appelé à Tournai en tant que commandant du génie. Désigné en 1824 pour accompagner en Allemagne et en Russie le prince d'Orange, il ne doit qu'au refus de Guillaume 1er de ne point demeurer attaché à la personne princière. En lieu et place, il restaure la place de Menin.

En fait, il semble qu'il ne se soit jamais rallié de bon cœur au régime hollandais, qu'il a pourtant bien servi. Mais ses chefs ne lui ont jamais accordé les promotions dues à ses mérites. Capitaine il est, capitaine il restera.

Albert Goblet, l'un des premiers, se rallie à la Révolution. Le 15 octobre 1830. Le Gouvernement provisoire le nomme colonel et directeur du génie. 15 jours plus tard, il dirige le département de la guerre et est titularisé général de brigade le 31 janvier 1831.

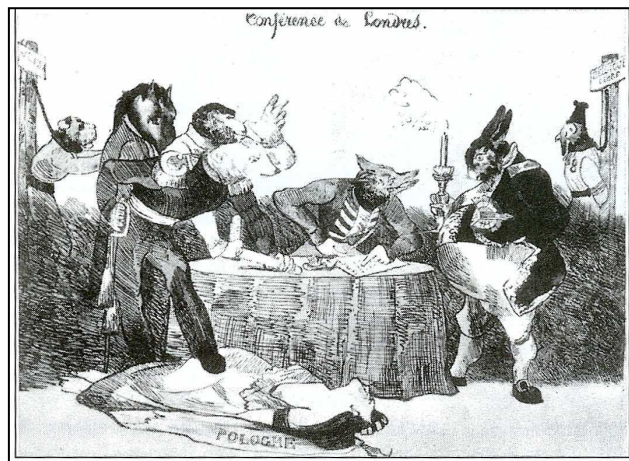
Ministre de Surlet de Chokier, il démissionne pour cause de santé et reprend son poste de directeur du génie le 24 mars 1831.

Bâtisseur de paix

Le 31 août 1831, les électeurs de Tournai le sollicitent pour les représenter à la Chambre.

De son côté Léopold 1^{er} l'appelle le 25 mai 1832, pour lui confier la tâche malaisée de plénipotentiaire à la conférence de Londres.

Son prestige, sa droiture, ses antécédents lui assurent l'oreille des Puissances. Le 18 septembre 1832, en tant que ministre des Affaires Etrangères - qui correspond au poste de premier ministre aujourd'hui -, il forme son gouvernement. Il participe habilement aux négociations, plus ou moins secrètes, qui se tiennent dans les grandes capitales européennes, et qui se terminent par le traité des XXIV articles et, dans les conditions évoquées par ailleurs, par l'opération militaire française sur la Citadelle d'Anvers pour en forcer le respect.



C'était là un immense et inespéré succès que ce traité des XXIV articles, succès dû aux qualités multiples d'Albert Goblet, général et diplomate, à qui les politiciens belges ne pardonneraient pourtant pas de l'avoir imposé via les grandes puissances.

Combattu pour avoir fait adopter les XXIV articles qui privaient la Belgique de quelques portions de son territoire mais lui assuraient ainsi - enfin - la reconnaissance de son statut de pays indépendant, Albert Goblet n'est pas réélu à Tournai mais bien à Bruxelles.

Persuadé d'avoir accompli sa mission, le général Goblet remet sa démission au Roi le 27 décembre 1833 et est promu lieutenant-général en récompense des éminents services rendus au pays.

La conférence de Londres ...férocement caricaturée...

A nouveau élu à Bruxelles en 36, il est envoyé au Portugal à la tête d'un corps de volontaires de 3.000 hommes, y établit la dynastie de la jeune reine Maria et du prince-époux Ferdinand de Saxe Cobourg-Cohary dont il devient conseiller.

Par lettres patentes du 21 juin 1838, leurs Majestés lui confèrent la grandesse sous le titre de Comte d'Alviella, du nom de l'un des domaines de la maison de Bragance. Une version non officielle soutient que le roi Léopold de Belgique était aussi intervenu pour que ce serviteur zélé soit mieux récompensé qu'en son pays.

Une nouvelle mission vers les cours de Saxe et de Hanovre l'attend en 1839; le 16 avril 1843, il occupe à nouveau le ministère des affaires étrangères où son action se porte vers des traités commerciaux et douaniers de première importance.

Depuis 1843, le général Goblet représente à nouveau l'arrondissement de Tournai. En 47, des pressions l'obligent, pour des motifs inconnus, à refuser le mandat offert par les libéraux de sa ville (il fut réélu, par Bruxelles, de 57 à 62).

Par ailleurs, ses désaccords avec le Roi s'étant aggravés, le 24 février 1854, le général Goblet, inspecteur des fortifications et du corps de génie, fait valoir ses droits à la retraite et est déchargé de sa fonction d'aide de camp du roi.

Lorsqu'il se retire de la vie politique active, il opte, outre diverses activités publiques, pour la rédaction de ses mémoires. Il publie, entre autres brochures, deux travaux-sources sur les débuts de l'état belge.

Le général Albert Goblet avait épousé à Tournai, où il résidait à la rue Garnier, Anne-Marie-Adélaïde Damien et en eut deux fils. Il décéda à Bruxelles le 5 mai 1873.

LE MONUMENT FRANCAIS



Ce monument évoque la mémoire des soldats français venus se battre à Anvers pour l'indépendance de notre pays et qui y sont morts pour cette cause.

Le monument fut érigé à Tournai, suite au refus d'Anvers de l'accueillir.

Un comité s'était institué à Tournai en 1894 et a lancé un concours pour le monument. 14 artistes belges et français ont répondu à l'appel.

C'est le projet de l'architecte Constant Sonnevile (1849-1929) et du sculpteur Camille Debert qui fut choisi à l'unanimité.

Le monument est composé d'une base en pierre de Soignies, d'un fût de 2m 90 de hauteur, portant les écussons des 9 provinces belges, d'une frise en haut-relief rappelant dans le bronze (coulé par le fondeur bruxellois Petermann) les épisodes les plus significatifs du siège d'Anvers.

L'artiste de l'œuvre a choisi une base large et solide,

symbole du sentiment de reconnaissance répandu dans le cœur de l'ensemble de la population ; l'œuvre s'élève ensuite comme un élan du cœur.

Une grande figure féminine surmonte l'édifice et donne à l'ensemble son expression dominante : elle tient dans sa main une palme : c'est un symbole de paix et de reconnaissance !

Le blason de la ville de Tournai (tour blanche sur fond rouge, 3 fleurs de lys) surmonte l'ensemble !

D'abord il fut équipé de réverbères et ensuite ceinturé d'une grille réalisée par l'atelier Vandembroecke. (novembre 1904).

Pendant longtemps, le refrain de la cantate inaugurale du monument était joué au carillon du beffroi pour indiquer l'heure.

Les reliefs : on y voit donc:

1. (*entre Namur et Liège, vers la droite*) : des soldats qui poussent les canons vers le lieu de bataille !



2. (*entre Limbourg et Luxembourg*) : des officiers français en discussion avec le maréchal Gérard, lors du siège de la citadelle d'Anvers. On reconnaît bien les militaires français avec leur tricorne ! Ils semblent être dans des tranchées.



3. (*Luxembourg et Flandre*) : des soldats préparant des canons.

4. (*Flandre et Flandre*) : les officiers en observation sur leur monture

5. (*Hainaut et Anvers*) : l'armée française est au pied de la ville, puis on voit l'avancée de troupes, avec la ville d'Anvers en filigrane (tour de Cath. N.D.123m H.) L'artiste (Camille Debert) a signé son œuvre à cet endroit ! Ce n'est sans doute pas un hasard si ces 2 provinces sont représentées côte à côte : la nôtre et celle où a eu lieu l'événement !

Le 4 juillet 1897, l'échevin Delwart scelle la première pierre à l'intérieur de laquelle est placé un étui en plomb contenant notamment toute une série de pièces à l'effigie de Léopold Ier .

Le 19 septembre 1897, le Bourgmestre Victor Carbonnelle inaugure le monument aux Français

Malgré la pluie, qui est tombée en abondance au début de la matinée de ce dimanche-là, les Français sont arrivés en foule, particulièrement du Nord de la France : 25 trains spéciaux ont été mis en marche ; 16 000 coupons ont été recueillis à la gare.

Une dette de reconnaissance

M. Gustave Carbonnelle, président du Comité du Monument français, remit celui-ci à la Ville et prononça le discours suivant:

« Messieurs,

Il y a quelques années, un Comité se fondait à Bruxelles dans le but essentiellement patriotique de payer une dette de reconnaissance à une nation voisine et amie, en élevant un monument à la mémoire des soldats français tombés sous les murs d'Anvers en 1832. La ville de Tournai, première étape de l'armée française en Belgique, accepta avec un légitime orgueil l'honneur d'abriter dans ses murs le glorieux monument. Le comité s'étant retiré, un nouveau comité, institué à Tournai, continua l'oeuvre commencée, fit appel à tous les dévouements, et aujourd'hui, il est heureux de voir sa tâche accomplie et ses efforts couronnés de succès.

Vous ne devez pas oublier les événements qui amenèrent la mort des braves que nous honorons aujourd'hui. Les Belges, depuis leur origine, ont toujours été avides de liberté. Toute leur histoire n'est qu'une série de luttes pour conquérir ce bien précieux et la révolution de 1830 en a été le dernier épisode pour aboutir à l'indépendance complète de la Belgique.

Le traité des XXIV articles ratifié par les puissances garantissait cette indépendance. Cependant la Hollande occupait toujours la citadelle d'Anvers.

Le roi Léopold 1er et son gouvernement, composé du général Goblet, de Messieurs Rogier, Duvivier, Lebeau, le général Evain et le comte Félix de Mérode, demandèrent l'appui des puissances pour obtenir l'évacuation du territoire garanti par le traité. Un accord fut conclu entre les gouvernements et le 15 novembre 1832, tandis qu'une flotte anglofrançaise opérait sur les côtes de Hollande, une armée française, commandée par le maréchal Gérard, pénétrait en Belgique. Tournai la reçut avec enthousiasme.

Les Français se dirigèrent sur Anvers.

L'armée belge, à laquelle la neutralité était imposée, ne put prendre part aux opérations. Le 19 novembre, les troupes de Louis-Philippe arrivaient sous les murs d'Anvers dont la citadelle était défendue par le général Chassé ..

Le 23 décembre, la citadelle se rendait au maréchal Gérard qui, devant son armée victorieuse, se plut à rendre un légitime hommage au courage malheureux.

La Belgique était libre ! Aussitôt une adresse de remerciements était votée à l'armée française et une épée d'honneur décernée à son brave commandant.

Malheureusement, cette campagne avait coûté du sang : bien des Français étaient tombés au champ

d'honneur en combattant pour notre indépendance !

A ces héros, à ces martyrs, nous payons notre dette, et ce monument, gage durable des sentiments qui remplissent nos coeurs, c'est à Tournai, berceau

. de la monarchie franque, que nous le confions. Acceptez-le, M. le Bourgmestre, au nom de cette antique cité. Qu'elle le conserve comme un témoignage éclatant de notre patriotisme et de notre gratitude. Belgique! du haut de ton piédestal, dresse-toi libre et fière, et tends la palme de la reconnaissance à ta grande soeur et amie, la France! »

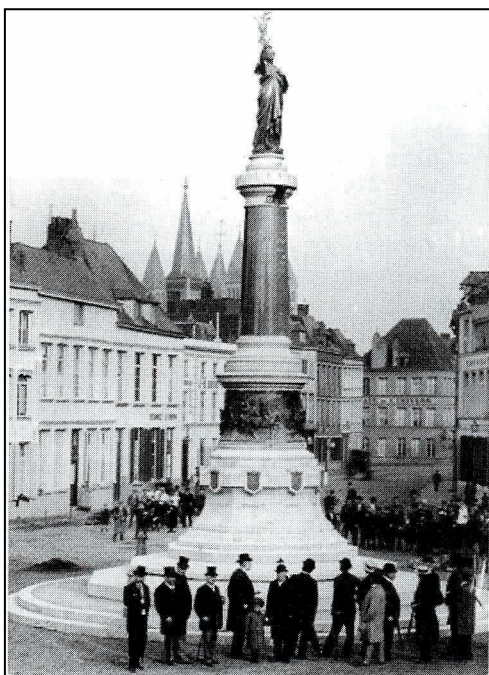
La statue dévoilée

Aux derniers mots de ce discours, le voile aux couleurs françaises qui cachait le monument, tomba aux applaudissements de la foule, pendant que les musiques des Pompiers et de la Garde Civique exécutaient la Marseillaise et la Brabançonne. En même temps, la garde civique présentait les armes et de tous les coins de la place partaient les cris de : Vive la Belgique ! mêlés à ceux de : Vive la France !

Le silence rétabli, M .. le bourgmestre Carbonnelle prit la parole en ces termes au nom de la ville de Tournai. Il dit notamment:

« En inaugurant ce monument que la ville de Tournai doit s'honorer de posséder, rendons tout d'abord

hommage aux nobles sentiments dont se sont inspirés ceux qui ont pris l'initiative de l'oeuvre et l'ont si rapidement menée à bonne fin.



Tous ont compris qu'il s'agissait de payer un tribut de reconnaissance à la mémoire des braves qui ont donné leur vie pour consolider notre indépendance et nous procurer ainsi les bienfaits dont nous jouissons depuis plus de soixante ans. Ils ont encore vu dans cette manifestation l'occasion de faire honneur à cette grande et généreuse nation française avec laquelle nous vivons en intime amitié, et dont le contact exerce une influence si considérable dans le domaine des arts, des sciences et dans toutes les branches de notre activité.

Cette manifestation est essentiellement spontanée et populaire, elle part d'un sentiment dont nul ne pourrait prendre ombrage et il serait aussi absurde d'y voir une offense envers la

Hollande qu'un acte d'humilité envers la France.

L'auteur de cette oeuvre artistique s'est bien pénétré de l'idée qu'il avait à représenter et son interprétation est des plus heureuses. Le monument, assis sur une base large et solide comme le sentiment répandu dans la masse du peuple, s'élève comme un élan du coeur. Un bas-relief artistement ciselé retrace dans le bronze les faits d'armes acquis à l'histoire. La figure qui surmonte l'édifice donne à l'ensemble son expression dominante: c'est un symbole de paix et de reconnaissance, c'est l'image de la Belgique qui se souvient.

Ce monument dira aux générations futures qu'en 1832, les soldats français ont versé leur sang pour faire respecter notre nationalité, et qu'en 1897, les populations belge, celle de Tournai en particulier, ont voulu donner à la France un témoignage de gratitude et de sympathique attachement. »

Après une cantate, M. Bossut a prononcé un discours au nom du gouvernement français.

Il a notamment déclaré, après avoir remis une série de décorations:

« Ce splendide monument que, par une délicate attention, vous avez élevé à "l'entrée de cette vieille cité nervienne, n'est-il pas, le témoignage de cette sympathie si grande avec laquelle vous n'avez cessé d'accueillir vos amis de France, dès les premiers pas qu'ils firent sur la terre hospitalière de Belgique, en leur prouvant que toujours vos coeurs battent à l'unisson des leurs.

C'était le 8 décembre 1832, au lendemain du siège d'Anvers; votre illustre roi Léopold 1^{er} alla visiter la tranchée et ce fut avec bonheur, nous rapportent les historiens, que la nation entière fit décerner à un simple soldat des sapeurs du génie français la première décoration de son ordre militaire. Le touchant hommage rendu par votre premier souverain à un combattant de l'armée du Maréchal Gérard, n'était-il pas le prélude des cordiales relations qui devaient exister entre les deux peuples et dont la fête de ce jour semble être la consécration?»

La cérémonie d'inauguration s'est terminée par un magnifique défilé des sociétés et de la légion de la Garde civique. A la tête de la compagnie des Artilleurs, était porté le vieux drapeau de 1830 que l'on conserve à notre Musée. Très animé, ce défilé durant lequel les Marseillaise succédaient sans interruption aux Brabançonne. A noter un morceau exécuté par la musique du 3^e Chasseurs à Pied et où l'hymne français se mariait fort agréablement avec les Tournaisiens sont

1^a. Au cours de la cérémonie et durant le défilé, les sociétés ont déposé au pied du monument de superbes palmes et couronnes enrubannées aux couleurs françaises et belges.

A partir de 3 heures, la foule n'a cessé de parcourir la ville en tous sens, se rendant aux différents emplacements où se donnait le festival par les sociétés chorales et instrumentales : celles-ci ont toutes été fort écoutées et applaudies.

A noter principalement les exécutions des Cricks-Sicks de Tourcoing, de la Cecilia roubaisienne, des Orphéonistes de Lille et de Denain, de la Musique municipale de Tourcoing, etc.

Quelques sociétés, entr'autres les Enfants d'Faidherbe (Longues Mèches), de Lille, ont beaucoup amusé par l'originalité de leur choeurs et chansons en patois du terroir, composés pour la circonstance.

Le feu d'artifice et l'illumination qui ont clôturé cette journée inoubliable, ont de nouveau attiré un grand concours de monde sur la place de Lille.

(Extraits du Courrier de [l'Escaut du 20 septembre 1897])

Tous ces textes sont tirés d'une plaquette éditée par 'Les Amis de Tournai ». Nous avons pu les publier grâce à l'intervention de Rudy Opsomer et de Nicole Demaret. Nicole est notamment intervenue auprès du président des « Amis de Tournai » et je ne résiste pas au plaisir de vous livrer le contenu de sa réponse :

Chère Nicole,

En bon Tournaisien d'adoption, je serai toujours là et jamais las. C'est donc avec un immense plaisir que je te donne notre accord pour la reprise des textes et/ou illustrations faisant l'objet de ta demande. A bientôt et cordiales amitiés.

